

Quelques textes pour accompagner le film "Mutinerie" qui raconte une journée dans un centre fermé pour jeunes filles à Berlin-Ouest en 1969, d'après un scénario d'Ulrike Meinhof et des filles du Eichenhof.

Wienke Zitzlaff

L'époque de la création du film

Le film “Mutinerie” a été tourné dans les années 1969/70. A cette époque il y avait dans la République Fédérale Allemande et à Berlin-Ouest, bref en Allemagne de l'Ouest, différents mouvements sociaux. Le plus connu est le mouvement étudiant, le mouvement des femmes l'est également assez. La campagne contre les foyers et les centres fermés, bien que faisant partie de ces mouvements sociaux, est beaucoup moins connue. (“Heimkampagne”, le mot “Heim” signifie à la fois “foyer” et “centre fermé”, ndt.)

Pour les lectrices et lecteurs italienNEs (et françaisEs, ndt.) il est important de savoir qu'en Allemagne de l'Ouest il n'existait plus de tradition communiste. Le KPD (Kommunistische Partei Deutschlands - PC allemand) était interdit depuis 1956, tout travail communiste était persécuté et puni d'emprisonnement. Ulrike participait depuis 1958 au KP illégal.

Le mouvement étudiant a repris cette tradition: Illes imprimaient et diffusaient illégalement des textes d'auteurs communistes des années 20. Par ailleurs illes diffusaient des auteurs qu'on ne trouvait pas en RDA (République Démocratique Allemande - Allemagne de l'Est). Nous avons énormément appris de ces vieilles et vieux communistes pour notre travail avec ou dans les mouvements sociaux.

Moi même à cette époque, je travaillais dans une école spécialisée: selon les critères bourgeois les élèves étaient bêtes ou handicapéEs. Comme de toute façon leur seul avenir possible se résumait forcément à l'équation à travail de base ouvrierE de base, les idées pédagogiques étaient adaptées à cette vision de la situation; ainsi que le montre le film.

Nos analyses étaient différentes: plus de 90% de ces élèves venaient de familles prolétaires. Leurs parents étaient des ouvrièrEs sans formation spécifique avec le salaire minimum. Parce que leurs enfants ne se pliaient pas aux normes de la société bourgeoise, illes étaient considéréEs comme bêtes et/ou 'difficiles à éduquer'.
De notre point de vue il s'agissait et il s'agit toujours d'une question de classe sociale: Illes sont socialement renduEs invalides à défendre leurs intérêts. Leur soit disant incapacité à apprendre est aussi un refus: Illes ne veulent pas apprendre, ce que l'Etat et le Capital leur imposent.

Ce qui était appellé inadaptation ou négligence, nous y voyions aussi une force des jeunes: une force qui questionne la société dominante. Un livre important pour nous était "La situation de la classe laborieuse en Angleterre" de Friedrich Engels, écrit en 1847. L'incapacité de se plier peut aussi être une capacité à résister.

Pour cela la question que nous, pédagogues et travailleurs sociaux, nous posions était de savoir qui nous éduquions et pourquoi ?

Ulrike faisait des recherches dans des écoles spécialisées, des ghettos de travailleurs immigrés et, pendant la campagne contre les foyers surtout dans des centres fermés pour filles. Des extraits d'émissions radios qu'elle faisait à ce sujet sont rassemblé en introduction au livre "Mutinerie" (le scénario du film).
Pour les politiciens bourgeois et les intellectuels de gauche nous étions des assistantEs sociales, pour le DKP (Deutsche Kommunistische Partei – nouveau PC allemand fondé en 1968) nous pactisions avec le sous-prolétariat. Eux, illes préféraient les ouvriers qualifiés (nous disions "aristocrates prolétaires") et excluaient les excluEs.

En quoi consistait la campagne contre les foyers ?

Evidemment, comme c'est aussi montré dans le film, il y avait des évasions individuelles dans tous les centres fermés – et justement pas d'endroit où les jeunes pouvaient aller. Illes étaient en fugue, ce qui signifie d'être sur la route, à la rue, sans papiers, sans argent, sans possibilité de travailler. Si la police les trouvait illes étaient ramenéEs dans le centre fermé.

Pour la campagne contre les foyers à laquelle Ulrike et moi-même nous participions, nous travaillions ensemble avec les jeunes. L'objectif de la campagne était d'aider les jeunes à fuir les centre fermés et de former ensemble des lieux de vie collectifs. C'est-à-dire que d'un côté la campagne contestait dans les familles, les foyers et les centres fermés les méthodes d'éducation inhumaines, similaires aux méthodes carcérales, autoritaires et hostiles à la sexualité. Il s'agissait donc d'une campagne contre les centres eux-mêmes. De l'autre côté, elle visait à renforcer les jeunes dans la confiance en eux/elles-mêmes, dans une conscience de classe aussi.

Rapidement nous sommes arrivéEs au constat qu'il était insuffisant d'accueillir les jeunes dans nos lieux de vie: cela revenait au final seulement à une aide sociale individuelle.

P. ex. à Staffelberg, un centre fermé pour garçons dans la région de Hesse, il y avait des évasions collectives. (Je travaillais à l'époque dans l'Hesse). Les garçons s'enfuyaient dans un squat à Francfort. Ils essayaient de s'auto-organiser, de se gérer de manière autonome. Ils ont trouvé du soutien entre autre de la part d'Andreas Baader et de Gudrun Ensslin: Il était important de les “légaliser”, ce qui voulait dire imposer qu'ils ne puissent pas être ramenés de force par la police dans les centres fermés, qu'ils aient la possibilité de travailler, d'aller à l'école…

Parler avec eux, discuter, leur faire prendre conscience des contradictions de classe, de leur propre situation faisait aussi partie du soutien.

Irène disait récemment dans un débat publique autour du film Mutinerie: “J'ai appris d'Ulrike que la théorie et le savoir sont importants. Elle a appris de moi des pratiques et des réalités concrètes qu'elle ne connaissait pas.” Elles ont dû discuter ensemble au moins 6 mois. Ces processus d'apprentissage réciproques étaient indispensables si nous voulions changer quelque chose.

En décembre 1971 des jeunes prolétaires politiséEs et des fugueuses-eurs de centres fermés occupaient un ancien hôpital vide à Berlin-Kreuzberg. Illes l'avaient appellé le “Georg von Rauch-Haus”. Ce camarade avait été tué par balles dans la rue à Kreuzberg par des brigades spécialisées de la police le 4 décembre 1971.

Régulièrement la police faisait des perquisitions au Georg von Rauch-Haus, sous prétexte que la maison servait à cacher des camarades, ou pour des histoires de drogues: l'auto-organisation des jeunes devait être surveillée et contrôlée.

L'histoire du film

Longtemps avant cette action à Kreuzberg, c'est-à-dire en 1969, Ulrike en tant que journaliste reconnue eut la possibilité de tourner un téléfilm. Elle décida de le faire avec les filles du Eichenhof, non seulement de faire une fiction, une dénonciation de la repression. Les filles devaient également jouer leurs propres rôles, pouvoir non seulement montrer publiquement leur colère mais aussi leur résistance. Le film devait s'adresser à celles et ceux qui vivaient des situations similaires.

Cela signifiait aussi de montrer l'amour entre les filles, l'amour lesbien. A cette époque nous, les lesbiennes, vivions encore complètement dans le placard: peur des discriminations, perte du travail, etc.
Pour les hommes le paragraphe 175 était encore en vigueur, criminalisant l'amour entre hommes. Ulrike me parla des filles dans les centres fermés. Elle était impressionée par la manière dont les filles vivaient leurs amours et choquée par la sévérité des persécutions et des punitions visant à détruire tout sentiment de tendresse. A un autre moment elle écrivit: “Une éducation sexuelle qui exclut formellement et par son contenu l'homosexualité, est nécessairement répressive et ne peut justement pas fournir ce qu'elle prétend fournir: éclaircissements, démystification, émancipation et une humanisation des rapports humains.” Au jour d'aujourd'hui nous avons par les mouvements des femmes réussi à obtenir quelques libertés de plus.

Par contre Ulrike n'a pas pu réaliser toutes les idées du scénario:

Sous prétexte d'un coût trop élevé les filles n'ont pas eu l'autorisation de jouer; des actrices ont interpreté leurs rôles.

Le réalisateur a supprimé une scène à laquelle elle tenait particulièrement. Il trouvait qu'Ulrike était trop irréaliste. (Les scènes sont dans le livre) Il s'agit de la scène où Irène rêve: “ je m'imagine des choses ... dehors dans la cour, il y a une petite cabane en bois avec un coeur dans la porte ...” Ici suivent deux scènes dans la cour qui montrent comment fonctionne l'oppression: Une énorme foule de gens fait patiemment la queue pour aller aux chiottes. Simultanément la scène dans le couloir devant les dortoirs.

La scène de la cour se termine avec un poème de Ho Chi Minh: “Vivre sans liberté, misère. La nature même est interdite. Ventres disciplinés attendront bien la porte fermée...”

C'est dans ce sens que le film faisait partie de la campagne. Mais les limites des médias bourgeois devenaient visibles également.

Le film devait être diffusé dans la version actuelle le dimanche 24 mai 1970 à 20h15 sur la première chaîne de télévision allemande (ARD, qui est l'union de toutes les 3èmes chaînes qui elles sont régionales). Un horaire idéal.

Comme Irène l'a déjà écrit, il a été annulé et a disparu pendant 24 années dans les placards de la station de télévision.

A la chute du mur entre la RDA et l'Allemagne de l'Ouest, des militants pour les droits civiques éxigeaient l'ouverture des archives de la RDA et la diffusion de films censurés.
Ensuite ces revendications se sont aussi faites entendre en RFA. Le Südwestfunk 3 (une des chaînes régionales) sortit finalement le film Mutinerie. Mais pour garder l'équilibre – comme on appelle ça ici – il diffusa trois mois avant d'abord un film faschiste, qui avait été censuré peu de temps avant...

Ulrike écrivit vers la fin du tournage (mars 1970) – elle n'a jamais vu le film final:

“Ce qu'il faudrait vraiment à cette jeunesse, des réformistes libéraux ne peuvent pas le donner: Une éducation qui les rend capables de lutter contre les conditions qui ont produit leur négligence.”

Irene Goergens

Pourquoi nous voulions le film “Mutinerie”

(de la collaboration entre Ulrike et Irene)

Quand j'ai rencontré Ulrike Meinhof en 1968 dans la Ollhauerstrasse (un foyer de transit pour l'Allemagne de l'Ouest), j'avais déjà passée trois ans et demi dans des foyers.

La décision de mes parents en 1963 de me placer dans le couvent “Zum guten Hirten”, a déclenché la gestion de mon cas par l'appareil étatique de l'éducation forcée. Après six mois mes parents sont revenus sur leur décision. Ils jugeaient inapproprié les méthodes éducatives de l'Eglise et de l'Etat (le châ¢timent corporel), parce qu'ils l'avaient pratiqué sur moi sans succès.

Malgré cela l'appareil étatique n'a plus voulu me lacher. Quelques temps après ma sortie du couvent, le service de la jeunesse m'a fait interner au Eichenhof (centre éducatif fermé pour filles), prétextant quelques raisons peu crédibles.

Je protestais contre ce placement forcé et fuguais plusieurs fois. Je ne pouvais ni voulais croire que d'un coup des personnes inconnues me disent ce que je devais faire, qu'elles pouvaient m'imposer de vivre dans une maison où je ne voulais pas vivre, de dormir dans une chambre avec des personnes que je ne connaissais même pas.

le S.J. justifiait ce placement forcé dans un centre fermé, par le fait que j'aurais été “dans un état de négligence de troisième degré”. A l'époque je ne comprenais pas la signification de cette phrase. Je me sentais seulement très sale, exclue et rejettée par tout le monde. Je n'avait rien fait de grave. Par contre j'apprenais rapidement ce que cela signifie dans cette société d'être classée “difficile à éduquer”: ne plus

avoir de chez soi, ne plus avoir le droit d'aller dans une école normale, de chercher du travail ou juste de sortir dehors quand je voulais. Tout cela n'existait plus. Plus personne ne me prennait dans ses bras quand j'étais triste ou quand j'avais un besoin de tendresse. J'entendais seulement fais ceci, fais cela, si tu ne le fais pas ou mal, tu iras au mitard. Et encore une punition dans la punition. Les éducatrices ne s'en privaient pas. Je/Nous étions des filles à éduquer de force, elles ne pouvaient pas nous traiter normalement.

Avec toutes ces expériences et émotions dans la tête et dans le ventre, j'ai rencontré Ulrike. Avec deux autres femmes elle travaillait à la préparation d'un programme pour la radio sur l'éducation dans les centres fermés. Elle arrivait donc dans la Ollenhauerstrasse, où à l'époque beaucoup de filles attendaient leur transfert pour un foyer en Allemagne de l'Ouest. (etre transférée de Berlin-Ouest à l'Ouest était une punition extrèmement sévère: Cela nous coupait définitivement des relations personnelles qu'on avait pu maintenir. Comme nous n'avions pas de papiers, nous ne pouvions pas retraverser la RDA) Pour de nombreuses filles c'était la dernière station de leur carrière dans les foyers à Berlin, où plus aucun foyer ne les acceptait.

Ulrike et les deux autres femmes s'asseyaient à une table avec nous, au lieu de s'asseoir avec les éducatrices, comme nous y étions habituées lors de rencontres similaires. C'est cette attitude-là qui nous inspirait une confiance “à priori” pour ces trois femmes. Elles ont passé trois journées dans le foyer et nous ont posé vachement de questions. Mais elles voyaient aussi notre quotidien: école, travail, punitions, etc. (Nous admirions les trois femmes!) Après ces trois jours, quand elles sont parties, Ulrike m'a donné son adresse en me disant que je pouvais passer chez elle la prochaine fois que lors d'une fugue je ne saurais où aller.

Ce que j'ai fait assez rapidement.

A l'extérieur nous nous sommes rencontrées davantage. J'ai passé pas mal de temps avec ses filles et l'accompagnait à des meetings politiques.

Elle manifestait un intérêt sincère pour mon histoire que je lui ai racontée dans le détail. J'ai passé des nuits entières à traîner avec elle dans mon univers. Elle y rencontrait beaucoup de personnes de milieux divers et avec ça aussi des parts de ma vie. Elle avait la capacité de s'adapter à ce milieu, c'est-à-dire les rues nocturnes de Berlin et les bars de filles en fugue. Si elle n'avait pas su comment se comprorter dans ces cercles, elle aurait été virée immédiatement. Je ne sortais pas avec ma mère mais avec une copine.

Ainsi sont nées les réflexions autour du film Mutinerie, ce projet nous motivait toutes les deux énormément, avec en perspective de possibles changements des conditions sociales pour toutes les filles et garçons dans les foyers et centres fermés.

Ma politisation, c'est-à -dire le processus de prise de conscience des liens entre ma situation personnelle et le contexte social en général, allait à une vitesse énorme. Cela me faisait du bien d'exprimer autrement que par la fuite ma stupéfaction et mon impuissance.

A cela se rajoute le fait que l'époque était assez mouvementée. Notamment les mouvements étudiants en 1968 avaient su créer de nouvelles perspectives sur les formes et les contenus de la contestation sociale. C'est dans ce contexte que le mouvement des foyers est né: la résistance des jeunes enferméEs était renforcée par le soutien d'un certain nombre de travailleuses-eurs sociaux progressistes et de gauche radicale. Il y avait des fugues collectives massives des foyers à Berlin et à l'Ouest,

créant de plus en plus de visibilité sur la réalité des conditions de vies dans les foyers et les centres fermés.

La suite des mouvements sociaux et des actions de résistance nous ont montré que la visibilité publique, comme dans le film Mutinerie, sur la situation catastrophique dans les foyers et centres fermés, et sur la résistance des personnes concernées, ne suffiraient pas pour provoquer des changements radicaux des structures sociales.

Depuis des décénies Ulrike avait une conscience et une action politiques, qui visaient notamment l'information et la visibilisation. Elle a pris alors conscience que même avec toutes ses compétences journalistiques elle ne pourrait rien changer.

Mon cheminement politique est fortement marqué par les évènements de l'époque. L'expérience de manifestations avec plus de 10000 personnes dans les rues contre la guerre au Viet Nâm et pour la désobéissance au service militaire obligatoire, me montraient l'indifférence de l'Etat face à ces formes de protestations massives. Je ressentais le besoin de réfléchir à d'autres formes d'organisation avec mes amies et camarades.

Quand Andreas Baader a été libéré de prison par un commando de la RAF (Rote Armee Fraktion – fraction de l'armée rouge) en mai 1970, le premier avis de recherche qui est sorti concernait Ulrike. Le film Mutinerie qui devait passer à la télé allemande une semaine plus tard, a été censuré par l'Etat.

En octobre 1970 j'ai été arrêtée avec quatre autres camarades et plus tard condamnée pour de nombreuses années de prison pour la libération de Baader, participation à la RAF, braquages de banques et autres délits.

Ulrike, combattante de la RAF, a été arrêtée en 1972 et en mai 1976 elle a été trouvée assassinée dans une cellule de la prison de Stammheim. Jusqu'à aujourd'hui les circonstances de sa mort ne sont pas claires. 10 personnes sont toujours en prison pour une durée indéterminée.
Aujourd'hui, 24 ans après, le film Mutinerie est sorti des placards de la censure étatique. En 1994 il a été montré pour la première fois à la télé allemande, dans l'espoir qu'il aurait perdu de son actualité. Ce n'est pas le cas.

Pendant les 27 ans passés les noms ont changés: Officiellement le placement forcé et les centres fermés n'existent plus en Allemagne. Aujourd'hui on les appelle p.ex. des foyers socio-pédagogiques ou collocations pour des jeunes en difficultés et il existe des services spéciaux dans les hopitaux psychiatriques pour les jeunes récalcitrantEs, qu'on ne nomme bien-sûr pas ouvertement comme ça.

A l'époque les victimes des placements forcés étaient à 99% d'origine prolétaire. Aujourd'hui de plus en plus d'enfants et de jeunes sont à la rue et les changements sociaux ne se manifestent que par l'augmentation des tensions économiques et sociales. La solution proposée par l'Etat est de construire à nouveau des centres fermés et des prison pour mineurEs.
Cela suffit pour se rendre compte que rien, mais vraiment rien, n'a changé!

“ALLEZ-Y ET TROUVEZ LES FOYERS ET LES FAMILLES NOMBREUSES ET LE SOUS-PROLETARIAT ET LES FEMMES PROLETAIRES QUI NE FONT QU'ATTENDRE L'OCCASION DE FOUTRE UN COUP DANS LA GUEULE DE CEUX QUI L'ONT BIEN CHERCHÉ: ELLES VONT PRENDRE LA TÊTE DU MOUVEMENT. ET NE VOUS FAITES PAS CHOPPER, APPRENEZ PAR ELLES COMMENT NE PAS SE FAIRE ATTRAPPER - ELLES LE SAVENT MIEUX QUE VOUS”

(citation du communiqué pour la libération d'Andreas Baader)

Quelques extraits de lettres d'Ulrike Meinhof à Dieter Waldmann, producteur du film Mutinerie.

(mars 1970)

“Je n'ai plus envie d'être un auteur qui amène les problèmes de la base (p.ex. des jeunes prolétaires dans les foyers) dans la bourgeoisie, pour en faire un spectacle, pour que d'autres puissent s'y délecter, pour ma gloire. Je trouve que le film est de la merde. C'est vraiment mon problème.”

“Je sais que je ne peux pas vraiment te faire comprendre tout cela, tu es toi-même un écrivain. Ton boulot, c'est le téléfilm, alors tu dois te dire que je suis folle. ... Seulement, j'ai compris maintenant qu'une révolte dans un foyer, l'organisation des jeunes eux-mêmes, vaut mille fois plus que x films ... Tu comprends? J'ai pigé qu'avec ce film je ne fais que créer un rapport esthétique aux problèmes de cette jeunesse prolétaire, comme n'importe quel écrivain - il s'agit juste de bavardage. De bavardage révolutionnaire.”

“Dans ces circonstances je ne m'imagine pas faire un autre film. Je veux faire du travail politique. Essaye de ne pas m'en vouloir trop fort, mais de comprendre l'histoire. Elle n'est pas juste folle. Au fond elle n'est que conséquente et heureusement je ne suis pas encore assez corrompue, pour ne pas avoir pu le piger. Salut pour aujourd'hui. Ulrike”

Extraits d'un rapport sur le tournage de Mutinerie écrit par Ulrike Meinhof:

“Les filles du foyer disaient pendant le tournage que quand même, c'était vrai tout ce qui y était dit et fait. Seulement la manière dont c'était fait, ce n'était pas la leur.”

“Un téléfilm qui se moque des filles, on peut dire: un film de merde... Comme l'objectif de la scénariste était de provoquer des changements avec ce film, on peut affirmer – au plus tard après les expériences du tournage dans le centre fermé – que le film est un moyen inapropprié. Les choses changeront seulement si les oppriméEs elles/eux-mêmes agissent. Les personnes qui veulent les soutenir, doivent le faire de manière concrète. Il faut aider les oppriméEs eux/elles-mêmes à s'organiser, à agir, à imposer leurs révendications. Ce n'est pas important de leur montrer comment il faut faire. Ce qui est important c'est de participer soi-même.”

Petites remarques concernants ces textes:

Les textes d'Irene Goergens et de Wienke Zitzlaff donnent des éléments pour comprendre le contexte dans lequel le film a été créé. Ils ont été publié dans une version italienne du scénario du film. (Le scenario de “Mutinerie” a aussi été traduit en français, publié par l’édition “des femmes”. Il est épuisé depuis longtemps mais il a été réédité en format brochure, cherchez dans les infokiosques indépendants...)

Nous avons trouvé les extraits d’écrits d’Ulrike Meinhof dans l'article “Revolutionäres Gewäsch” (bavardage révolutionnaire) du magazine “Der Spiegel” de 1996, moment où ces lettres et le rapport ont été retrouvées dans des archives privés. Le choix des extraits n'est donc pas le nôtre mais celui du journaliste. Nous n'avons jamais vu les documents en entier. Nous avons voulu les publier car ils permettent de prendre connaissance des changements de vision et d'action politiques d'Ulrike Meinhof. Cela pose forcément question quant à notre propre démarche de diffuser le film et cette brochure. Nous espérons par l'association de ces textes au film de vous sensibiliser au risque de ne pas dépasser le “bavardage révolutionnaire” - ou citoyenniste, au choix.

Si nous avons voulu diffuser ce film, ce n'est pas seulement pour parler des jeunes enferméEs dans les centres fermés (à nouveau depuis quelques années en France) mais aussi parce que ces mêmes centres fermés s'inscrivent dans une société régie de plus en plus par le contrôle, la répression et l'enfermement. "Mutinerie" témoigne d'un moment de lutte contre cette organisation sociale. Pour continuer cette lutte il nous semble utile de porter un regard sur son histoire en termes d'actions, d'analyses et de réflexions, d'(auto)-critiques, d'aquis et de pertes... non pas pour nous complaire dans nos connaissances historiques et théoriques des luttes politiques mais pour réfléchir à des outils concrets et appropriés au contexte actuel. Pour nous donner les moyens d'agir.